title : Journal de l’Empire (1807-09-02), Théâtre français, *Les Femmes savantes*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1807/theatrefrancais/femmessavantes

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Mercredi 2 septembre 1807.

created : 1807

language : fre

# Théâtre Français. *Les Femmes savantes*.

Cette pièce est aujourd’hui aussi suivie que le *Tartuffe*, quand les premiers sujets veulent bien la soutenir : quelques années avant la révolution elle était totalement abandonnée. Toutes les femmes qui aspiraient au bel esprit, toutes les dévots à Voltaire et à l’Académie avaient proscrit cet ouvrage comme injurieux aux lumières du siècle, et particulièrement aux talents du sexe. Quand Molière n’aurait pas été comédien, cette seule comédie des *Femmes savantes* aurait suffi pour l’exclure à jamais de la société des quarante immortels, à moins, comme dit le Misanthrope, qu’il ne vînt *un ordre exprès du roi* de recevoir dans un corps de gens de lettres, un des hommes qui faisait le plus d’honneur à la littérature. Boileau, le législateur du goût, l’oracle du Parnasse, n’eût de même jamais été académicien sans l’intervention de l’autorité suprême : l’Académie était alors pleine des auteurs dont il s’était moqué. C’est une triste vérité que les petitesses de l’amour-propre, les passions basses et vulgaires dominent avec plus d’empire dans les compagnies où l’on ambitionne spécialement la gloire de bien penser : tant l’esprit est différent du cœur, tant il y a de l’homme dans ceux qui, par état, devraient s’élever au-dessus de l’humanité !

Quoiqu’on reconnaisse dans *Les Femmes savantes* toute la vigueur du génie de Molière, elles ne furent cependant regardées par les fanatiques du progrès des lumières, que comme une production scandaleuse, capable d’arrêter l’essor des esprits ; attentatoire non seulement au mérite des femmes, mais à la dignité des auteurs et des savants, lesquels sont traités dans cette damnable comédie, de gredins inutiles à l’État. Quel outrage ! Quel blasphème ! et comme il doit faire frémir ceux qui pensent qu’il n’y a rien de si important, rien de si nécessaire à l’État qu’un auteur, et que c’est la quantité des auteurs qui fait la prospérité des empires ! Molière pensait bien autrement, et je suis de l’avis de Molière. Il n’y a que les talents supérieurs qui honorent une nation ; la foule des auteurs médiocres appauvrit la littérature au lieu de l’enrichir : arracher cette ivraie qui étouffe le bon grain, arrêter cette fécondité malheureuse qui produit la disette, c’est rendre aux lettres et à l’État un signalé service. Aujourd’hui, la plus grande calamité des arts agréables, c’est que tout le monde s’en mêle : tout le monde veut faire et prétend juger ce que les autres font ; tout le monde a assez d’esprit pour faire de méchants vers et de méchante prose.

Les ennemis naturels des bons écrivains, ce ne sont pas les critiques ; ce sont les petits auteurs, les petits écrivassiers qui conspirent pour exterminer tout ce qui vaut mieux qu’eux ; qui se remuent, qui intriguent pour enlever les récompenses dues au vrai mérite : les sauterelles de l’Egypte ne faisaient pas plus de dégâts que cette nuée d’insectes littéraires. Quel fléau pour une nation, que ce nombre prodigieux d’étourdis sans cesse occupés à tourner en vers ou en prose des quolibets, des jeux de mots et des balivernes, à mettre des platitudes et des absurdités en dialogue ! Et l’on est trop heureux quand ils se tiennent là, quand ils ne s’érigent en politiques, en théologiens, en moralistes ; quand ils n’épousent pas leur éloquence de tréteaux à brouiller, à bouleverser, à corrompre ; quand ils ne se liguent pas pour égarer les esprits, pour soulever les passions.

Un gros livre, dit le proverbe, est un grand mal : la multitude des faiseurs de livres est cent fois pire encore. Rien n’est plus propre à détruire le goût dans tous les genres ; rien ne hâte plus la barbare : voilà pourquoi ces barbouilleurs crient sans cesse contre la saine critique, qui fait la guerre à leur espèce, et empêche qu’elle ne se multiplie au détriment de la société.

Le succès des *Femmes savantes* est d’un bon augure, et fait honneur à l’esprit public ; les bons acteurs se font aussi beaucoup d’honneur à eux-mêmes, en ne dédaignant pas de prêter l’appui de leurs talents à cet ancien chef-d’œuvre, si éloigné des mœurs et des idées actuelles, et qui ne peut plus se recommander que par l’esprit, la raison et l’excellente plaisanterie dont il est plein.

Fleury est dans son élément quand il joue Clitandre : de l’ironie, du persiflage, de l’aisance et du bon ton, c’est ce qui distingue la manière de Fleury : ce rôle est un de ses meilleurs. Mlle Mézeray est un peu faible dans celui d’Armande. On abandonne toujours, contre toute raison, Trissotin à Baptiste cade, chef des niais ; personne ne veut jouer ce rôle odieux et vil : il semble que l’opprobre du personnage rejaillisse sur l’acteur ; cependant Tartuffe est bien autrement odieux que Trissotin, et je ne crois pas qu’on s’avise d’en charger baptiste cadet.

Dazincourt a la bonne tradition du rôle de Vadius : c’est un pédant grossier, opposé à un sot bel esprit. Quoique ce soit un fort plat personnage, et même un assez vilain homme que ce M. Vadius Dazincourt le rend d’une manière si plaisante, qu’il s’y fait toujours applaudir. La scène de Vadius et de Trissotin est un chef-d’œuvre de comique : on y voit ce qu’il faut penser des louanges affectées dont les auteurs se régalent les uns les autres ; ce miel et cette douceur cachent un fiel amer et une bile noire qui n’attendent, pour se répandre, que le plus léger prétexte. Les auteurs se haïssent encore plus que les courtisans ; comme eux, ils s’embrassent en attendant l’occasion de déchirer : les auteurs ne se rapprochent et ne font cause commune que lorsqu’il faut combattre les critiques.

Mlle Volnais a joué pour la première fois le rôle de Henriette, la seule personne de son sexe qui soit raisonnable dans la pièce : ce rôle est ordinairement joué par Mlle Mars, quoique ce ne soit pas une ingénuité. Henriette est maligne et railleuse ; aucun des ridicules de sa famille ne lui échappe : elle a de la fermeté, de la prudence, une manière de penser noble et sage, toutes les qualités en un mot qui sont incompatibles avec la sotte vanité du bel esprit. Mlle Mars n’était pas également bonne dans toutes les parties du rôle : elle disait admirablement bien les mots ; mais il y a de longues tirades dont elle n’attrapait la fin qu’avec peine. Mlle Volnais a mis dans ce rôle beaucoup d’aplomb, d’intelligence et de finesse : si elle n’a pas encore toute la perfection de Mlle Mars pour les mots, elle a mieux soutenu les tirades, parce que c’est une des actrices de ce théâtre qui débite avec le plus de goût, et qui sait le mieux détailler. On peut même espérer qu’elle ne tardera pas à lancer avec sûreté le trait comique, et à donner aux mots toute la grâce dont ils sont susceptibles, si l’on en juge par la manière extrêmement piquante dont elle a dit ce vers :

Excusez-moi, Monsieur, je n’entends pas le grec.

Elle a prouvé, par son accent et sa pantomime, qu’elle entendait parfaitement le français.

La servante Martine est, après Henriette, la fille la plus sensée de la maison. C’est un grand art d’avoir mis dans la bouche d’une servante sans conséquence, ces maximes sur l’autorité des hommes et sur la subordination des femmes, qu’aucun homme, qu’aucun mari surtout ne pouvait énoncer décemment. Ce petit rôle, l’un des plus plaisants et des plus naturels de la pièce, est jouée par Mlle Emilie Contat, avec une franchise, une naïveté, une simplicité énergique et digne de Molière.